

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Chacun se meurt de vivre

Diane-Monique Daviau

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1989). Compte rendu de [Chacun se meurt de vivre]. *Lettres québécoises*, (53), 27–28.

par Diane-Monique Daviau

CHACUN SE MEURT DE VIVRE

L'Assassin de l'intérieur et **Diab-les d'espoir** d'Anne Dandurand, Montréal, XYZ éditeur, 1988, 64 p. et 62 p. (Coll. L'Ère nouvelle), 14,95\$.

Clichés de Monique Bosco, Montréal, Hurtubise HMH, 1988, 98 p., 9,95\$.

Pour commencer l'année 1989 dans l'abondance, voici trois livres dans deux, trois livres bien différents qui méritent qu'on les lise du début à la fin, ou de la fin au début, c'est vraiment comme on veut.

D'abord le «deux dans un» d'Anne Dandurand, recueil fort original publié chez XYZ éditeur dans la collection «L'Ère nouvelle» que dirige Daniel Gagnon. Dandurand nous offre un livre tête-bêche qui en contient bel et bien deux : d'un côté *L'Assassin de l'intérieur*, de l'autre *Diab-les d'espoir*. Je les présente dans cet ordre parce que je les ai lus dans cet ordre, mais ce qui me tracasse encore en l'écrivant, c'est de ne pouvoir dire pourquoi j'ai spontanément ouvert le livre du côté du chat qui dévale l'escalier plutôt que de l'autre sur lequel on retrouve pourtant un chat semblable mais dans un mouvement plus intrigant, un peu plus effrayant, peut-être.

Il est possible que les titres aient influencé mon choix. Pourtant, l'un vaut bien l'autre en promesses de toutes sortes : entre l'assassin et les diables, entre l'espoir et l'intérieur, comment choisir, pourquoi choisir l'un plutôt que l'autre? Je ne trouve pas davantage d'explication dans le fait d'avoir, avant de commencer ma lecture, consulté les tables des matières, dont l'une (celle de



Photo: Huno

Anne Dandurand

L'Assassin de l'intérieur) est précédée d'une notice bio-bibliographique d'un type plus conventionnel, tandis que l'autre notice (celle de *Diab-les d'espoir*) donne franchement dans le fantaisiste.

On pourrait évidemment faire les suppositions suivantes : c'est la notice de *L'Assassin...* qui a été établie en premier, car c'est elle qui fournit tous les renseignements habituels, tandis que l'autre, rajoutée pour créer l'équilibre entre les deux parties, ne pouvait aller que dans le sens de la fantaisie, du gratuit, du «superflu». Par contre, si on considère comme une nécessité le fait de donner au lecteur les informations traditionnelles du genre «du même auteur», c'est au début ou à la fin du livre entier qu'on retrouverait cette notice, et alors *L'Assassin de l'intérieur* serait plutôt la partie qui clôt le recueil. Mais il existe aussi au moins une autre possibilité: l'auteure a tout simplement mêlé les cartes, brouillé les pistes d'une façon admirable, faisant en sorte que le lecteur ne puisse vraiment pas savoir par quelle partie commencer et soit «obligé» de se laisser aller à la spontanéité, de prendre l'initiative de choisir lui-même lequel des deux livres il lirait en premier.

Je ne saurais donc expliquer pourquoi j'ai commencé par *L'Assassin de l'intérieur* ni pourquoi il me semble qu'il faudrait aussi lire ces deux livres dans l'ordre inverse.

L'Assassin de l'intérieur et *Diab-les d'espoir* présentent chacun quatre nouvelles. La plupart pourraient être qualifiées en partie de policières, en partie de fantastiques, même si les nouvelles de *L'Assassin...* vont plus ouvertement du côté du policier. La frontière reste mince entre les deux territoires et elle est vite franchie, dans un sens comme dans l'autre. Le titre *L'Assassin de l'intérieur* — et c'est peut-être finalement la raison pour laquelle je persiste à croire qu'il s'agit là de la partie dominante du couple tête-bêche — me semble fournir le meilleur indice pour comprendre de quoi il est question ici, pour saisir le passage du policier au fantastique, pour résoudre l'énigme qui reste une fois la lecture terminée : s'il y a meurtre, ici, l'assassin se trouve la plupart du temps à l'intérieur même de la victime, il marche dans ses propres souliers, boit dans son verre et se passe lui-même la corde autour du cou. Meurtre, accident ou suicide, la frontière s'avère parfois bien mince,





Monique Bosco

J'ai aimé aussi *Clichés* de Monique Bosco. Dans la plupart des dix nouvelles qui composent ce recueil, j'ai trouvé quelque chose qui m'a touchée, une description, un dialogue, une réflexion, le thème, parfois, un personnage ou alors tout simplement la tendresse particulière que l'auteure semble éprouver pour certains de ses personnages, sur lesquels, d'ailleurs, reposent largement toutes les nouvelles.

Dans chaque texte, en effet, un personnage s'impose totalement, quoique souvent un peu, parfois beaucoup aux dépens de l'intrigue. La nouvelle qui à mon avis mène le mieux à terme l'intrigue développée avec force dès le début est l'« Histoire du petit homme et des deux obèses ». Dans cette nouvelle, on trouve même un brin de suspense. C'est la nouvelle la plus étrange du recueil, d'ailleurs, la seule, également, racontée à la première personne et dans laquelle le narrateur est présent au point de s'adresser directement au lecteur et de discourir sur l'histoire qu'il est en train de lui raconter.

Dans les autres nouvelles, il y a peu d'intrigue mais beaucoup d'atmosphère. Du milieu, de l'environnement, du décor particulier dans lesquels les personnages vivent, on sait finalement peu de choses. Pourtant, on a rapidement l'impression de bien connaître ces personnages. Probablement parce qu'ils correspondent à des types que l'on reconnaît aussitôt. Ils ont tous quelque chose qui nous est très familier : ils sont d'une certaine façon des « clichés ». Même lorsqu'il s'agit précisément de gens qui ont passé leur vie à se battre pour ne pas devenir justement des « clichés », pour ne pas « rentrer dans le

tandis que l'écart entre l'intention sur laquelle repose un acte et les conséquences que peut entraîner cet acte se révèle souvent immense. Un véritable abîme, dans certains cas. Et c'est ainsi qu'on creuse sa propre tombe en voulant faire tomber l'autre dans un fossé. L'assassin ne se doute pas un seul instant qu'il est en train de se tuer à passer à côté de sa vie, ou bien il meurt de ne pas assez, trop ou mal aimer, il se laisse dévorer par une passion, ou le quotidien, ou l'avarice du cœur, ou l'étroitesse d'esprit ou quelque autre vice affreux.

Voilà deux bons recueils d'un seul coup, deux livres différents dont je ne saurais dire lequel m'a donné le plus de

rang », pour échapper à tout prix « au système », comme il est dit d'un personnage dans « Cap Tourmente ».

Tous les personnages de *Clichés* sont coincés dans les rôles qu'ils ont dû (qu'ils ont accepté ou même qu'ils ont choisi) de jouer : la femme caméléon dans « Frontière », le Gilbert de « Méfie-toi, Gilbert », étouffé par sa femme, le travail, la routine; la folle et sage Sophie dans « Pivoines », une femme qui arrive toujours trop tard, « toujours en retard pour ce qui lui importait »; le bonasse de « Retraite » qui se fait finalement mettre le grappin dessus par une mariée; dans « Clichés », l'abandonnée dont le rôle avait été d'attendre et qui se refuse à mourir de chagrin ou à sombrer dans la dépression ou la folie et chez qui ne restera qu'une « profonde, inguérissable, intolérable tristesse »; cette femme, dans « Cap Tourmente », qui avait voulu rester libre, sans attaches, et qui se re-

frissons, a provoqué le plus de grincements de dents ou fait naître le plus de sourires. Ce que j'ai ressenti à la lecture de ces deux livres de Dandurand pourrait très bien se résumer par ce commentaire que l'auteure met dans la bouche d'un des personnages de la nouvelle « Aléa » : « Devant moi, avec sa bonne tête de carnassier, le reporter néo-punk n'est pas fou, non, c'est franc, c'est sincère, c'est chaud, quand ils aiment dérapier avec moi j'aime. »

trouve finalement prisonnière de son image de femme libre, sans famille, sans possessions; ou encore ce petit vieux, dans la nouvelle intitulée « Canicule », pauvre cardiaque qui a été couvé toute sa vie par sa mère et qui le sera ensuite par ses sœurs, incapable de briser les chaînes de la peur et rapetissant de plus en plus les dimensions de son univers. Et puis cette vieille demoiselle Dumont, seule depuis toujours, qui n'en revient pas de voir tous ces anxieux qui défilent chez le médecin pour qui elle travaille, qui s'étonne de les voir prétexter des malaises tout simplement pour pouvoir parler quelques instants avec quelqu'un qui les écoute et qui finira par craquer elle aussi et admettre que « Chacun se meurt pour parler », titre de cette nouvelle qui clôt le recueil.

Les petits bouts du passé, les bribes du présent qui lui sont donnés comme autant de photos ou de clichés de ces personnages suffisent au lecteur pour imaginer le bilan à dresser, le tournant ou le dénouement que pourrait connaître la vie de ces personnages tellement diversifiés qu'il est bien difficile de ne pas reconnaître au moins un morceau de soi dans l'un ou l'autre de ces personnages qui sont aux prises eux aussi avec tous ces empêcheurs de tourner en rond, les rôles, les tabous, les clichés, les petites peurs et les grandes angoisses, ces innombrables assassins quotidiens, qui épuisent lentement, tuent à petit feu comme un mal qui ronge de l'intérieur. □

